

Les Cosaques

J'ai plusieurs raisons de vous présenter cet exposé très synthétique de l'histoire de ce ou, plutôt, de ces peuples qui ont hanté l'imaginaire et parfois la réalité de nos pays occidentaux depuis plusieurs siècles :

— d'abord l'histoire de l'Europe orientale est, à part quelques spécialistes, mal connue par les Français même cultivés ;

— c'est un exemple étonnant en Europe d'une communauté volontaire, sans fondement racial, cimentée par la religion, farouchement éprise de liberté pour la survie de ses coutumes propres, au prix des comportements et des compromissions les plus graves ;

— une curiosité personnelle stimulée, il y a deux ans, par un arrêt touristique sur le Dniepr, à Zaporojie, berceau renaissant des Cosaques *zaporogs*, d'où était parti un lointain ancêtre paternel, chef cosaque qui se battait avec les Suédois contre les Russes ; fait prisonnier, il obtint les grâces de la fille de Pierre le Grand, Catherine, fut anobli par elle et donna naissance à une longue lignée d'officiers du tsar.

Le mot « cosaque » trouve son origine étymologique dans la langue tatare où *quizac* signifie « homme libre ou aventurier ». C'est au XVI^e siècle, lorsque disparaît de Russie le tricentenaire joug mongol-tatare des descendants de Gengis Khân, que l'on évoque ces populations semi-nomades qui s'installent et se développent entre le Dniepr et l'Altai, principalement dans l'Ukraine d'aujourd'hui. Elles regroupent des Slaves ayant fui la servitude tatare, le servage des maîtres russes, ou simplement épris de liberté ; mais aussi des non-Slaves venus de la centaine de peuples vivant dans la steppe.



◀ Cavalier cosaque



Officiers cosaques ▶

Ils créent leurs villages, leurs coutumes, leur structure sociale et se retrouvent dans leur foi et leur soumission à l'Eglise orthodoxe. Certains historiens notent leur esprit démocratique, qu'ils croient hérité des « barbares hellénisés » qui vivaient sur ces terres dans l'Antiquité – Scythes, Sarmates, Alains, – soumis aux nombreuses colonies grecques de la région.

Je n'ai pas le temps d'approfondir l'histoire du Moyen Âge russe, compliqué et très troublé, en soulignant que les multiples guerres – contre les Tatares, des Khans tatars entre eux, des frères ennemis prétendants à un trône, etc. – développent naturellement le nombre des fugitifs et enrichissent les colonies cosaques.

Chez nous l'image du Cosaque est traditionnellement équestre ; il faut savoir pour- tant qu'en Russie elle fut d'abord maritime : les Cosaques des bords de mer eurent beaucoup de navigateurs, des charpentiers navals qui construisirent un type de bateau, le *strong*, assez proche du drakkar viking avec lequel ils pêchaient mais à l'occasion attaquaient les vaisseaux ennemis, surtout turcs. Leurs équipages avaient la réputation d'exceller à l'abordage. Ils contraignirent leurs ennemis à barrer les rivières avec des chaînes et à édifier de nombreuses forteresses, qu'ils n'hésitaient pas à attaquer !

Après la victoire de Koulikovo (1380) des Russes sur les Tatares, ils se rendent maîtres de la mer d'Azov, de la Caspienne et d'une partie de la mer Noire. Leurs incursions vont jusqu'à Alger, Constantinople, Rome ; ils se battent avec les Turcs, les

barbaresques, mais aussi avec des Génois, des Vénitiens...

La tradition maritime se prolonge dans les temps modernes : pendant la guerre civile, une flottille cosaque s'empare du port iranien d'Eiblé ; en mars 1921, pendant la deuxième guerre mondiale, l'état-major de la flotte soviétique de la Baltique est composé de plusieurs amiraux d'origine cosaque.

Le XVII^e siècle est important pour les Cosaques : en butte aux attaques de tous ceux qui veulent les soumettre – Tatares, Polonais, Turcs... – la « cosaquerie », qualifiée parfois de « proto-État ukrainien », décide, sous la conduite de son chef l'ataman Bogdan Khmelnitzky, de faire l'accord de Pereiaslav avec la Russie (1654). Un malentendu fondamental s'installe entre les contractants : les Cosaques veulent garder leur spécificité ; avec une Ukraine indépendante ils garantissent leur soutien militaire en échange de l'appui de la Russie ; les Russes considèrent le traité comme un acte d'intégration à leur empire. Un grand chef cosaque, Ivan Mazeppa, dont le nom restera connu grâce à la littérature – poèmes de Byron et de Victor Hugo – et à l'opéra de Tchaïkovski, complote pour une Ukraine libre mais, après avoir été au service de Pierre le Grand, il le trahit et rejoint Charles XII. Quand ce dernier est battu à Poltava, il s'exile en Valachie où il meurt en 1709. L'Ukraine, théoriquement indépendante, voit son système de gouvernement abolir, son peuple asservi, sa langue persécutée ; berceau de la grande Russie, troisième Rome de la chrétienté, l'Ukraine devient partie de l'empire et les Cosaques des sujets du tsar. La situation durera jusqu'aux temps modernes où, à part l'attribution voulue par Staline d'un siège à l'ONU, l'Ukraine sera une république soviétique comme les autres, dirigée par Moscou et le parti communiste.

Un quart de siècle après le traité de Pereiaslav, un chef cosaque, Stenka Razine, entre en rébellion contre les autorités, les propriétaires terriens : certains historiens voient en lui le père des révolutions populaires. Ses troupes capturent quelques villes importantes, lui-même est très passionné par ses conquêtes féminines. Il montre quand même à ses soldats agacés qu'il est un vrai chef en jetant dans la Volga, de ses propres mains, la princesse avec qui il avait passé la nuit. Il passe dans le folklore russe et international : vous avez peut-être chanté, dans un camp scout, « Un beau jour un chef cosaque, le superbe Schenko, captura lors d'une attaque la princesse Miarka... ». Il fut défait par les troupes régulières et les Cosaques, fatigués par ses excès, touchés par l'excommunication adressée par le patriarche orthodoxe, le livrèrent à Moscou où, après avoir été écartelé, il fut pendu sur la place Rouge en juin 1671.

Alliés aux paysans polonais révoltés contre les seigneurs, ils font les premiers pogroms contre les Juifs accusés d'être leurs financiers et leurs régisseurs, entraînant le premier exode des Ashkénazes vers l'Occident.

Un siècle après Stenka Razine, une nouvelle révolte est conduite par un Cosaque déserteur qui prétend être le tsar Pierre III ; il agite quelques quatre millions de personnes, quelques Cosaques, mais aussi des Bachkirs, des Kalmouks ; il se signale par ses cruautés et ses débauches qui le font rejeter par l'ensemble des communautés cosaques. Catherine II le fait battre par les troupes régulières où se signalent les cavaliers cosaques de quatorze-quinze ans dont les parents guerroyaient contre les Turcs. Transporté dans une cage en fer à Moscou, il y est décapité en janvier 1775.

Les Cosaques ne sont pas que des auteurs de troubles : un de leurs chefs, Ermak, mercenaire occasionnel d'une famille marchande et du prince de Moscou, envahit la Sibérie avec quelques centaines de cavaliers, bat le khan tatar, survivant de la horde d'or qui y était installé et fait cadeau de l'immense territoire au tsar, le délivrant des menaces d'incursion venant de l'est, arrêtant la progression de l'islam et ouvrant la voie à l'expansion russe en Extrême-Orient.

Le XVIII^e siècle voit la normalisation à la Russie, d'abord sous la poigne de Pierre le Grand. Ils conservent leur autonomie pour l'administration locale, les tribunaux, les écoles, mais les grandes questions de la compétence ancienne des assemblées générales, les *radas*, voient leur domaine progressivement disparaître.

Au plan militaire, le gouvernement russe décide la création de régiments cosaques qui subsisteront jusqu'à la révolution d'Octobre, avec nomination des chefs « atamans » par le haut commandement de l'armée russe. Grâce à cette intégration, le tsar obtient un apport militaire important d'hommes formés à l'art de la guerre dès leur plus jeune âge ; ils doivent le service militaire à partir de dix-huit ans, pendant vingt ans : trois ans en unité préparatoire, douze ans en active, cinq ans en réserve. Il faudra attendre le XX^e siècle pour que le service soit réduit à dix-huit ans. Ils doivent répondre à l'appel avec leurs armes et leur cheval.

Les troupes initialement dirigées par des chefs élus sont donc commandées à partir du XVIII^e siècle par des « atamans » nommés par le haut commandement russe, qui reçoivent la même formation que les commandants de l'armée régulière. Dans les régiments, la hiérarchie subalterne est spécifiquement cosaque, avec ses appellations propres ; chaque homme peut être élu officier subalterne par ses pairs.

Le gouvernement central décide la création de régiments cosaques dans chaque région d'implantation. Le dernier recensement, au XX^e siècle, donne une bonne idée de leur importance et de leur dispersion :

Cosaques du Don, incluant les familles,	1 495 000
Cosaques du Kouban,	1 367 000
Cosaques d'Orenbourg,	534 000
Cosaques de Transbaïkalie,	265 000
Cosaques du Terek,	255 000
Cosaques de Sibérie,	171 000
Cosaques de l'Oural,	166 000
Cosaques de l'Amour,	166 000
autres Cosaques,	188 000
TOTAL	4 400 000

Les révoltes de Stenka Razine et de Pougatchev n'avaient évidemment fait qu'accélérer et durcir la mainmise du gouvernement tsariste ; Pierre le Grand n'avait pas hésité à exiler certains régiments et leur famille, qu'il utilisera pour la construction de Saint-Pétersbourg, dans les marais insalubres où beaucoup mourront.

En dépit de ces avanies, les Cosaques font maintenant indissolublement partie de l'empire tsariste. Leur première grande bataille avec les Russes est la victoire de Poltava sur les Suédois où Pierre le Grand les installe autour de l'armée régulière et leur demande de supprimer d'éventuels déserteurs : il n'y en eut pas, mais on dit que naquit là leur vocation de gendarmes du tsar. Le siècle suivant fut riche en activités guerrières : avec le généralissime Souvorov et la deuxième coalition contre la Révolution française, ils se battent en Italie et en Suisse, prennent Milan, participent à la victoire de Novi et à la défaite de Zurich. Puis c'est la campagne de Napoléon en Russie : le maréchal Koutouzov évite les batailles rangées, pratique la politique de la terre brûlée, abandonne Moscou ; puis Napoléon se voit contraint à la retraite. Les Cosaques qui, dès le début, pratiquaient les raids de harcèlement, transforment la retraite en déroute, détruisant les convois de munitions et de ravitaillement, achevant les trainards ; à la poursuite de Napoléon, ils enlèvent Berlin, Hambourg, puis viennent camper sur les Champs-Élysées où ils laissent quelques souvenirs de brutalité, sinon de férocité, surtout auprès des dames.

Rentrés chez eux, ils ne restent pas longtemps en paix : commencent les guerres du Caucase (1830-1860) contre les diverses tribus de montagnards – dont la diplomatie anglaise et française avaient essayé de se faire des alliés. Ils se battaient beaucoup entre eux mais, musulmans, ils suivirent la *Jihad* proclamée par le chef légendaire Chamil. Il laissera sa trace dans la littérature (Tolstoï), son nom sera repris par le chef des insurgés tchéchènes, mort il y a quelques années. Son principal adversaire fut un général cosaque, Baklanov : après avoir échappé à une tentative d'enlèvement nocturne, où il combattit nu un sabre dans chaque main, il exigea par la suite, raconte-t-on, que tous ceux entrant dans sa tente se présentent dans le costume d'Adam. Il réussit à faire Chamil prisonnier et le tsar eut la sagesse de ne pas en faire un martyr musulman en le laissant vivre et mourir tranquillement au cœur de la Russie.

Au Caucase, les Cosaques devaient aussi tenir les « lignes », forteresses érigées pour contenir d'éventuelles attaques turques. Le climat et l'environnement firent de cette tâche une horrible corvée et on raconte que certains détachements cosaques durent être amenés, les fers aux pieds, par la troupe régulière pour occuper leur position. On constate à cette époque une baisse du moral. Lors de la guerre de Crimée, des officiers français notent que certains Cosaques semblaient avoir peur de leur cheval ! Les artilleurs cosaques font pourtant preuve de leur bravoure traditionnelle lors de la charge de la brigade légère à Balaklava, mais la crise paraît suffisamment profonde pour qu'une reprise en mains générale soit faite par le haut commandement russe à la fin du XIX^e siècle. Ils ne se font pas seulement remarquer dans les guerres du XX^e siècle : ils combattent une fois de plus les Turcs pendant la première guerre

mondiale ; ils participent très activement à l'offensive de Broussilov en Prusse orientale – qui sauve sans doute Paris en 1914 – et laissent beaucoup de morts à Ludendorff, lors de sa contre-offensive.

À l'intérieur, ils font les gendarmes du tsar lors des événements révolutionnaires de 1905 et 1917. Puis ils plongent dans la guerre civile : leur attachement au tsar et à la religion en font en très grande majorité des « blancs ». Avec l'armée de Wrangel, ils croient un moment à la victoire, mais l'armistice polono-soviétique renvoie sur eux des forces qui obligent les armées blanches à s'embarquer en Crimée en 1920.

Plus de cent cinquante mille exilés se dispersent dans le Monde : à part la Yougoslavie et la France, peu de pays les accueillent généreusement. À un moment donné, nous en casons plusieurs dizaines de milliers en Corse. Quelques-uns rentrent, peu nombreux : les intellectuels bolcheviks prônent leur extermination ; Trotzky, dans son discours de fondation de l'armée Rouge, les dénonce comme suppôts du capitalisme et de la contre-révolution ; les villages cosaques sont nettoyés ; on ne retrouve pas un homme de plus de cinquante ans vivant... la « cosaquerie » a cessé d'exister... Quelques survivants sont traités de *koulaks* dans les années trente et disparaissent dans les goulags. Entre les deux guerres, le chef des exilés, l'ataman Krasnov, déclare préférer le diable aux bolcheviks et cela l'amène à constituer une légion cosaque dans la *Wehrmacht* quand l'invasion de l'URSS démarre. Prisonnier des Alliés à la fin de la guerre, il est remis aux Soviétiques qui le jugent et le pendent à Moscou en 1947.

Bien que leurs structures n'existent plus, des Cosaques se distinguent dans l'Armée rouge comme le général Chapkine : après avoir combattu dans l'armée blanche, avoir été prisonnier, il passa chez les rouges et s'illustra par sa bravoure exceptionnelle dans la lutte contre les Basmatchis, irréguliers antibolcheviks en Asie qui luttèrent contre le pouvoir soviétique jusque dans les années trente. Pendant la guerre, il constitua un corps cosaque et s'illustra contre Von Paulus à Stalingrad. D'autres Cosaques s'illustrèrent dans la flotte et dans l'aviation, certains furent nommés héros de l'Union soviétique. La cosaquerie autonome n'existait toujours plus, et cela dura jusqu'à la chute de l'URSS.

Aujourd'hui, la cosaquerie renaît avec ses villages, ses uniformes, ses écoles ; un ataman est l'adjoint au gouverneur de Rostov.

Les Cosaques revivent !

Curieux destin que le leur. J'espère vous y avoir intéressé.

Constantin LOUGOVOY